

Les deux jambes dans le désert

*Le désert est le lieu de celui qui
erre, qui renonce à un
certain savoir une
certaine croyance imaginaire, et
qui joue à la dupe,
selon l'expression de Lacan
attribuée aux psychanalystes, par
rapport à ce savoir
et qui ainsi peut élaborer
un nouveau passage, une porosité
vers une nouvelle invention
de l'inconscient.
Le désert est bien le lieu du
chercheur, celui de l'analyste et de
l'analysant.*

Georges Froccia

I DE LA FIGUE AU POT VIDE. L'HOMME, LE CHEF, LE PÈRE, LE SYMBOLE.

Je disais l'année dernière que dans ma relation intime avec le grand Autre, il m'arrivait de me retrouver vers les trois heures du matin, dans ma cuisine à manger de la confiture.

Ce que je n'avais pas dit à propos de cette confiture, c'est qu'elle est faite avec des figues appelées, « Couilles du Pape ».

Ainsi a été mise en pot la légende de la papesse Jeanne qui aurait trompé l'église et les pratiquants de la religion en faisant croire qu'elle était un homme. On raconte aussi, qu'une fois élue pape, elle aurait accouché d'une petite fille dans les rues de Rome. C'est pour remédier à une éventuelle et nouvelle supercherie, qu'une chaise percée fut fabriquée pour soumettre le pape nouvellement élu à la palpation de ses « figues » de manière à ce que la femme soit irrémédiablement écartée et l'homme assuré dans cette fonction pour diriger, guider, limiter, sanctionner. L'homme qui garantit la légitimité de l'exercice d'un pouvoir spirituel et temporel,



d'une fonction de représentation, d'un symbole. La femme qui renvoie dans cette légende à l'émotionnel, serait incapable d'accéder à une canalisation fiable qui permettrait la symbolisation reconnue de Dieu.

Ces figures peuvent renvoyer aussi au premier stade de l'humanité qui s'oriente vers la construction d'une morale et d'un droit.

En effet, « le passé agit dans l'ombre » nous dit Freud, ce festin nocturne, en tout cas, son appellation, les « couilles du pape », n'est-il pas un reliquat du repas totémique durant lequel l'animal symbolisant le père primitif est mangé par les fils qui fêtent ainsi leur alliance et le jour de victoire sur le père primordial, violent et castrateur assujetti à la Jouissance ? C'est ce que Freud reprend dans *l'Homme Moïse et le monothéisme*. Il utilise à nouveau l'indication de Ch. Darwin et contenue déjà dans *Totem et Tabou*, c'est-à-dire l'évocation de l'homme primitif bien réel qui vivait en petites hordes placées sous la domination d'un mâle puissant pouvant assommer, tuer ou castrer ses fils rebelles. Étendues sur des millénaires et répétées un nombre incalculable de fois, ces multiples histoires excluant dramatiquement les fils sont grandement condensées dans une figure unique, le mythe freudien du Père de la Horde Primitive. Après avoir tué le père qu'ils haïssaient mais vénéraient aussi, par identification, les fils le dévorèrent et ainsi l'incorporèrent. Par la suite et après moult péripéties, ces fils renoncèrent à la toute jouissance construisirent des totems et mirent en place des institutions auxquelles ils étaient sensés se soumettre.

Comme je le mentionnais plus haut, c'est le premier pas vers le progrès humain, la première proposition décidée de la limite donnée à la Jouissance. Autrement dit, c'est l'apparition du sacré qui donne naissance au début de la morale et du droit, ce sacré qui n'est rien d'autre nous dit Freud que la volonté continuée du père primitif, (*L'homme Moïse et le monothéisme*, page 223 de l'édition Essais de Folio).

Volonté du père primitif s'exerçant inconsciemment par le tabou de l'inceste et l'exogamie et symbolisé sous les traits d'un totem. Son meurtre sera remémoré par incorporation, à l'occasion d'un festin où un animal le représentera.

Personne, nous dit Freud n'avait le droit de s'exclure de ce repas, il constituait la répétition solennelle du parricide par lequel l'ordre social, les lois morales et la religion avaient commencé. (Page 236).

C'est là qu'intervient à côté du pot plein, le pot vide de confiture.

Je reprends l'image de Lacan dans le début de son séminaire d'un Autre à l'autre lorsqu'il évoque lui, le pot de moutarde pour introduire ce qui va nous intéresser, c'est-à-dire, le signifiant.

Ce pot, dépouillé de son utilité de contenant de confiture, va pouvoir se détacher de sa substance pour laisser apparaître un vide et donc un désir autre que celui de confiture. Voici le percement de la canalisation qui avec la parole, permettrait le triomphe de la vie de l'esprit, Déplacement du symbole vers sa forme achevée, le signifiant lacanien, déplacement vers l'ordre symbolique qui serait le cadre à l'extérieur et autour duquel le psychanalyste proposerait des créations à ceux qui seraient en difficulté avec ce vide.



Ceci dit, pour les faire pousser ces figures réelles et symboliques, qui vont arriver dans le pot dont le sort inexorable est d'être vidé, il faut de l'eau et je vais infiltrer dans ce travail une anecdote qui pourrait montrer qu'elles sont toujours en danger et que la bonne limite à la jouissance est une question permanente.

Je regardais il y a quelques semaines une émission sur le problème de l'eau dans le monde. Il a été question dans une partie de ce reportage, d'une chef d'entreprise dont la puissance était de pouvoir fournir coûte que coûte l'eau nécessaire à la mégapole qu'est Las Vegas. Gaspillages tous azimuts étaient dévoilés pendant l'émission. Les propos de cette très importante femme soutenaient avec une force étonnante la légitimité de son travail ainsi que le sérieux qu'elle mettait dans son accomplissement. On voyait l'effet dévastateur de l'exercice de cette mission sur le

catastrophique niveau de l'eau du lac Mead chargé de stocker les eaux du Colorado et destinées, ces eaux, à alimenter tous les états riverains. Un beau désastre écologique vérifiable présentement et laissant présager le pire dans le futur.

Cas similaire à un autre niveau et dans un autre espace :

Dans son article du 2 novembre 2006 paru dans le *Nouvel Observateur* et intitulé *Malaise dans la civilisation*, Régis Debray à partir du vandalisme dans les rues, évoque la cassure symbolique due à l'absence dévastatrice du sacré et se demande où est la terre promise. Il pointe ce qui menace notre société, l'excès d'autorité symbolique et l'absence d'autorité symbolique. Là où défaille cette autorité nous dit-il ne triomphe que la loi du plus fort.

La question de la limite à la jouissance est universelle, elle ne se situe pas seulement dans la rue, c'est aussi la question de l'exercice du pouvoir à la tête de chaque entreprise et de chaque état.

C'était une parenthèse vous disais-je pour prendre en compte le danger permanent encouru par les figes réelles puissamment nutritives et le pot vide des figes symboliques hautement structurantes.

Récapitulons, le chef est un homme, il est un père. Il fait naître des passions puisqu'il attise l'imaginaire. Il est craint, il est aimé il est détesté. Il donne de l'amour, il terrorise. Il exalte, il déçoit. Il devient un symbole de modèles, d'autorité, de suprématie. Sa figure est incontournable.

Dans la seconde étape de l'évolution de l'humanité décrite dans l'échafaudage freudien, celle du Moïse, la femme sera à nouveau mise de côté et la mère positionnée à l'arrière plan.

Je cite Freud, « [...] on décide que la paternité est plus importante que la maternité, bien qu'elle ne se laisse pas prouver, comme cette dernière par le témoignage des sens. C'est pourquoi l'enfant devra porter le nom de son père et devenir son héritier ». (Page 218)

Autour du mâle donc, va pouvoir s'organi-

ser le renoncement de la pulsion au profit de l'élévation de la conscience. Vont se jouer parallèlement des identifications, elles seront plus ou moins réussies, et bien évidemment aboutiront à des pathologies lorsque le cadre dans la réalité proposant la préparation à la symbolisation fixe trop mal, trop fort ou ne fixe pas.

C'est le but qu'annonce Freud dans l'homme Moïse et la religion monothéiste, interroger l'humain du lieu de la psychanalyse à savoir ce qu'il en est de sa névrose, du refoulement et de la transmission.

Freud va décortiquer, déplacer, refondre et pétrir ce qui a été dit dans la Tora du personnage de Moïse. Ce fondamental personnage à la fois libérateur, il fait sortir son peuple de l'esclavage; législateur, il donne des lois à son peuple et fondateur de la religion hébraïque, Moïse, nous dit-il, ne serait pas celui que l'on croit. En effet, la théorie qu'il élabore à partir de recherches historiques diverses, aboutit aux conclusions qu'il serait un égyptien, un monothéiste déjà, un étranger, un fils donc d'une croyance établie auparavant et une figure condensée, avec un second Moïse appartenant à une époque ultérieure, le premier ayant été assassiné par le peuple juif.

Peu importe, pour nous, ici, ce qui est vrai ou faux, que Moïse soit hébreux ou égyptien. Il ne s'agit pas là de comprendre en terme de vérité mais de signification et de sens.

Freud élabore la théorie psychanalytique et est travaillé en parallèle par la recherche de sa relation à ses pères intimes nous pourrions les nommer Réel, Imaginaire, Symbolique. En reprenant la métaphore et en voulant rester profondément respectueux, Nous pourrions dire que Freud travaille autour de ses figes intimes.

Sa correspondance épistolaire complète avec Fliess tout récemment parue en français, en octobre 2006, montre avec émotion que le grand homme Freud est avant tout un homme au quotidien comme beaucoup d'autres. Et si cette correspondance a été longtemps censurée, cela montre combien il paraît dangereux à certains de montrer la figure quotidienne du père. Un père descendu de son socle perdrait de sa crédibilité et de sa pertinence

Justement, c'est ce que Freud entreprend. Il élabore avec force, ténacité, persévérance, douleur et souvent découragement une figure paternelle accessible et acceptable pour lui, pour pouvoir à son tour se positionner en tant que père. Pour pouvoir être père, il faut démystifier le sien.

C'est extraordinaire ce qu'il dit à son ami Zweig dans une lettre du 16-12-1936, je cite, « Laissez-moi en paix avec Moïse. Que j'ai échoué dans cette tentative pour créer quelque chose – la dernière probablement – me déprime déjà assez, non que je m'en sois détaché. L'homme, et ce que je voulais faire de lui, me poursuit continuellement. ».

« L'homme que je voulais faire », je reprends ses mots, c'est à dire, quel fils pour quel père, quel psychanalyste pour quel analysant, pour quel sujet ?

Freud parcourt un désert pour faire avec un père en tant que fils et devenir à son tour un père gigantesque, celui de la psychanalyse avec le souci de la transmettre.

N'en n'est-il pas de même pour tout un chacun à son niveau, le père ne serait-il pas systématiquement à déconstruire et à reconstruire ? Et le désert ne serait-il pas l'espace de la douloureuse recherche de la bonne distance à ce père ? Père bien utile. Indispensable pour définir un espace fiable et sécurisant. Mais espace bien problématique puisqu'il s'agit de pouvoir s'y trouver et y découvrir une certaine satisfaction ce qui en aucun cas n'est du registre du naturel. Construit empiriquement, progressivement et subjectivement par l'homme, il crée obligatoirement des exclus et donne une place secondaire à la femme, mettant une limite empirique entre le féminin et le masculin.

II LE DÉSERT.

LES PÈRES DANS LE DÉSERT.

Lieu de désolation, immuable et silencieux, espace de l'immensité, de la stérilité et de la brûlure ; celui des serpents et des scorpions, du manque et des frustrations, de la peur, et des révoltes. Le désert c'est notre ordinaire. C'est un lieu où on est condamné ou sauvé. Le désert c'est le théâtre des quarante années d'errance du peuple juif après sa sortie d'Égypte, c'est le théâtre

des relations de Dieu et de son peuple.

Il en sort au bout de quarante ans.

Freud en sort peut-être en 1938 lorsqu'il vient à bout de son dernier Moïse et qu'il s'autorise à le publier, plus de vingt cinq ans après le début de son travail sur le père si l'on considère *Totem et Tabou* paru en 1913 comme le premier pas dans cette recherche. Et nous savons, grâce aux correspondances de Freud, notamment celle avec Zweig, combien l'ultime rédaction, « le roman secret », comme il dit, est entourée de doute, d'angoisses et de peurs, alors que son corps est très malade et le fait souffrir horriblement.

Quant à Lacan, on connaît sa déchéance du rang de « didacticien » en 1963 et son exclusion de l'I P A, alors qu'il démarrait son séminaire des Noms-Du-Père. Il n'a jamais voulu reprendre ce séminaire brisé net à la première leçon. Deux mois plus tard il démarrera le séminaire suivant, *les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, comme s'il fallait très vite dresser quatre piliers pour assurer en priorité des fondations sur lesquelles il allait poursuivre son œuvre en tant que père à part entière, dans un autre espace, celui de la rue d'Ulm, passage à un autre lieu réel et symbolique, le sien. Désert et oasis, il nommera le séminaire de 1973-1974, *Les non dupes errent*, et dans sa lettre de dissolution de son école le 5 janvier 1980, il utilisera le célèbre « je père sévère », beaucoup de mots et de maux autour du père.

Le désert est le lieu de celui qui erre, qui renonce à un certain savoir une certaine croyance imaginaire, et qui joue à la dupe, selon l'expression de Lacan attribuée aux psychanalystes, par rapport à ce savoir et qui ainsi peut élaborer un nouveau passage, une porosité vers une nouvelle invention de l'inconscient. Le désert est bien le lieu du chercheur, celui de l'analyste et de l'analysant.

1-Le désert, Une réalité.

Pourquoi ce titre pour cet exposé, « les deux jambes dans le désert » ?

Il fait référence à une situation à laquelle je me suis trouvé confronté. Dans les années quat-

re-vingt, lorsque je me suis proposé de créer une structure scolaire pour enfants ne pouvant s'adapter à ce moment de leur histoire dans des milieux scolaires traditionnels et que j'ai voulu donner à cet établissement une direction psychanalytique, il s'est agi pour moi de trouver un autre discours, une autre démarche pour la dynamique de ce lieu nouveau.

J'étais en supervision à cette époque et je cherchais quel père j'allais être dans cette structure.

C'est un adolescent avec une très forte personnalité qui déclencha rapidement, l'obligatoire remise en question. C'était un adolescent régulièrement « Non-Non » et à l'occasion « petit oui-grand Mais ». Il accepta en apparence une activité, la lecture, le livre à l'envers, les pieds sur une seconde chaise et les jambes dans le vide. Seconde chaise qu'il s'était approprié en évinçant vigoureusement l'occupant légitime. Nous étions dans le « petit oui-grand Mais ». Cette position m'avait marqué et avait fait l'objet de plusieurs séances de supervision.

C'est de ces jambes là dont il s'agit dans ce titre, jambes, suspendues entre deux chaises qui marquaient son désir illimité de liberté. Elles expliquaient le point de départ de ses renvois répétitifs dans les établissements fréquentés précédemment. Il était question dans cette position adoptée le premier jour, de la limite refusée car inconcevable et donc de la transgression systématique. Cette position en elle-même acceptable, je m'affale bien dans un fauteuil, moi, lorsque j'ouvre un livre ! Mais cette position inaugurerait le déferlement d'actes d'opposition exponentiels. C'est par là où il se faisait rejeter et c'est là que je devais interroger et lui et moi, nous qui étions dans une ignorance commune, désertique. Car le mot audible, le symbole, qui devait donner du sens et ouvrir le passage au signifiant n'était pas encore entendu et restait inerte, il fallait cependant poser une limite.

Où mettre la limite et comment la mettre lorsque l'autre n'entend pas et va très loin dans sa surdité ? C'est la douloureuse question récurrente que se pose le père dans tous les groupes et à tous les niveaux de la société. Le terme de père englobe bien sûr ici la fonction que peuvent tenir les femmes, Je l'appelle la fonction paternelle.

Qu'allais-je faire avec ce Pinocchio, cet

insoumis, refusant le conformisme des institutions et bousculant tous les adultes dans leurs exigences, quel père de la réalité allais-je être pour qu'un père symbolique advienne dans la tête de cet enfant ?

Cet exemple inaugural sera suivi durant l'existence de cet établissement d'une quantité impressionnante de situations semblables, l'impuissance des mots et la limite obligatoire car les actes posés étaient impossibles à accepter. Je me souviens d'un cas extrême dont la seule réponse possible dans le temps a été l'exclusion.

Il s'agissait d'une jeune fille extrêmement corpulente qui avait construit son affirmation par sa force physique et ne reculait pas devant les adultes qu'elle agressait s'ils s'interposaient à son désir. Lorsqu'elle n'était pas satisfaite d'une situation, elle commençait par tambouriner des genoux le dessous de la table avec des chocs de plus en plus violents jusqu'à ce que quelqu'un lui demande d'arrêter et là, démarraient les provocations verbales et par la suite le pugilat. Elle faisait peur.

J'avais retenu lors de l'anamnèse les maltraitances corporelles qu'elle avait subies lorsqu'elle était bébé et j'avais dès son arrivée proposé la bise, le matin, en début de journée pour se dire bonjour et de petits contacts avec la main chaque fois que cela était possible. Ce contact physique construit jour après jour nous sauvait de ses crises clastiques et de sa violence physique contre tout le monde. C'est donc en la prenant dans mes bras, sa tête sur mon épaule, elle était beaucoup plus grande que moi, qu'elle se calmait en sanglotant.

Ces crises très régulières, dans l'institution où elle était placée depuis longtemps, l'envoyaient régulièrement dans un service psychiatrique où elle était sensée se calmer. Je ne voulais pas en arriver là. Un jour elle fonça sur ma collaboratrice déterminée à la battre. Ce fut un moment d'extrême difficulté.

Les mois passaient et j'étais coincé dans un rôle systématisé de fonction « limitativo-maternelle » consolante dans le but d'éviter le matériel cassé et les bagarres dangereuses. Nous tournions lamentablement en rond tous les deux dans un désert sans fin. Cette relation et cette

présence dans le groupe était devenue trop difficile. Je ne supportais pas d'être coincé dans cette fonction, certains enfants s'enfermaient dans la peur, ils n'osaient pas l'approcher, d'autres réagissaient par mimétisme et s'opposaient pour être pris dans les bras. Tout le travail vers la symbolisation et le signifiant était occulté. Cette jeune fille fait partie des quelques élèves que j'ai dû renvoyer en quinze ans.

Nous avons perdu de vue la terre promise et sommes resté tous les deux dans la stérilité du désert.

Mais revenons à notre premier gamin.

A partir de l'espace de refus qu'il proposait, ressenti comme inexorable, il s'agissait de passer du désert via les oasis, à la terre promise.

2 La terre promise, le signifiant.

Pour traiter cette partie de mon exposé, je vais utiliser le savoir du rabbin Haïm Korsia interrogé sur le mot désert dans une émission de radio que j'ai trouvée sur le site internet Canal académie ainsi que du livre de Marc-Alain Ouaknin, lui aussi rabbin, *Les Dix Commandements*.

Les 40 années dans le désert après la sortie d'Égypte n'étaient pas voulues par Dieu au début. Mais les hébreux qui avaient connu l'esclavage en Égypte étaient incapables d'assumer la Tora donnée sur le mont Sinaï. Entre l'esclavage et la liberté, une étape devait avoir lieu, le désert.

On apprend deux choses dans le désert, le silence et la confiance en Dieu.

A Le silence du désert.

L'esclavage, c'est la condition vécue par les deux enfants évoqués plus haut, tous deux esclaves de leurs pulsions et se trouvant dans l'incapacité d'une organisation pouvant aboutir à une création quelconque.

Le créateur dont Moïse est le porte parole est un Dieu de libération et le Dieu du passage, le pessah.

C'est cette similitude que l'on retrouve dans le travail du psychanalyste.

La Tora et les commandements ont été

donnés dans le désert du Sinaï sur la montagne Horèv ou mont Horeb. La racine de ce mot, h'arav, signifie destruction, la destruction, liée au don de la loi est nécessaire à l'élimination d'un système antérieur. La Tora renverse l'ordre établi comme la cure analytique qui propose de nouveaux schémas de compréhension de relations et de symbolisation. Ce qui induit les inévitables résistances dans la cure.

Résistances des hébreux qui par impatience construiront une image, le veau d'or.

La Tora comme l'analyse fait apparaître le difficile silence et le vide angoissant.

Le silence du désert, c'est celui contenu dans la parole. On ne peut parler que dans un espace vide. Le bruit perturbe la capacité d'entendre. Et ce silence parle à celui qui est prêt à l'entendre, ce qui est un phénomène absolument pas systématique et qui ne se limite pas à des cas cliniques comme celui de la jeune fille précitée.

En effet, le mot désert en Hébreu, c'est « celui qui parle » il se compose des mêmes lettres.

Ce silence, ce vide désertique que l'on retrouve sur le divan.

Toujours selon les maîtres du talmud, les lettres des mots de la Tora n'étaient pas seulement gravées dans la pierre mais elles la traversaient de part en part. Donc la matière qui constitue l'écriture de la loi et de la révélation, c'est du vide.

Nous sommes en plein dans le pot de confiture pris comme exemple dans cet exposé et le pot de moutarde de Lacan. Nous sommes dans le signifiant.

Dans une autre tradition, la Tora de Dieu est une suite ininterrompue de lettres sans aucunes coupures. Moïse introduit les blancs, des coupures pour former les mots et construire du sens. Ainsi apparaît la Tora des hommes qui correspond à l'interprétation sans fin, le talmud.

Ce vide fondateur, on le retrouve dans l'acte de circoncision, manque qui signifie la nécessité de s'inventer autrement que dans l'idée de plein, de tout.

La parole n'aurait pas pu être acceptée et transmise sans cette vie au désert. Le désert est le symbole de cette terre en friche que les hommes doivent construire. C'est ainsi que ce peuple en incorporant la parole, s'est fait parole.

Ouaknin va plus loin et dit que les dix commandements sont en fait les lois de la parole qui en elle-même présente des fondements, des structurations, des systèmes particuliers qui peuvent créer des mondes différents. Retrait, maîtrise de la pulsion, distance et écart, création.

Parole qui ne doit pas non plus être reçue comme un tout définitif mais qui doit donner lieu à des brisures, des déconstructions, des réinterprétations de sens.

Reçue comme un tout définitif, cette parole est comme une idole. La Tora montrée à chaque Chabbat rend impur celui qui la touche. Cela signifie que durant cette journée où l'homme cesse de faire, il doit rencontrer le vide, pour réfléchir, remettre en question, laisser la terre se reposer et aussi donner de la place à l'autre.

Le dieu où le regard s'arrêterait serait une idole. Il n'y a pas d'explications définitives.

De ce fait s'institue une éthique du refus de la parole instituée, il ne s'agit pas de redevenir esclave, il s'agit d'être inventeur de nouvelles actions.

C'est pour cela qu'à côté du texte, la Tora, comme nous le disions plus haut, il y a la tradition orale, le Talmud qui discute autour de ce texte.

« L'idée de Dieu est dangereuse » nous dit Ouaknin quand elle se transforme en idéologie et qu'elle sert d'alibi à une politique ».

Nous observons une fois de plus un paralélisme étonnant entre la démarche que Freud et Lacan observent tout au long de leur vie et cette lecture de la Tora.

B La confiance en soi avec la parole.

C'est dans cette possibilité de création avec et autour de la parole, création individuelle avant tout que va se construire la confiance en soi. Elle est symbolisée par la manne, c'est-à-dire le pain tombé du ciel, c'est, quelque soit le lieu et la situation où l'on se trouve, pouvoir puiser dans ses propres possibilités créatives. Il s'agit d'apprendre à vivre quelles que soient les conditions, être soi-même. Les données extérieures n'étant qu'une donnée de ce que l'on est. L'homme est celui qui décide ce qu'il sera.

Ouaknin nous dit que c'est dans la parole de la mère qui désigne le père que l'homme

fonde sa paternité et il va prendre l'exemple d'Ève et de ses fils.

Ève ne laisse aucun espace pour le père. C'est elle qui tue Abel en le nommant « Hévèl », « buée », « souffle du néant » nous dit Ouaknin dans son étude étymologique. Il n'était pas inscrit dans le désir de la mère alors que Caïn, Ève l'a acquis comme on acquiert un objet. Il est tout pour elle. Ses deux enfants ainsi conçus ne peuvent qu'avoir des destinées tragiques.

Nous retrouvons complètement là, le schéma freudien et lacanien des pathologies.

En apparence c'est ce que théorise Lacan avec le signifiant, le Nom-Du-Père, qui est l'effet, le résultat de cette parole maternelle.

Ce Nom-Du-Père que la religion nous a appris à invoquer qui est inconscient et qui consiste à permettre la bonne distance entre le sujet et son désir.

Ce Nom-Du-Père qui symbolise le phallus et produit la métaphore paternelle, c'est-à-dire la possibilité de s'identifier au père après avoir éliminé le désir de la mère.

Revenons à notre cas clinique, cet enfant insupportable qui représente en fait une multitude d'autres cas.

Une réunion mensuelle avait lieu avec les parents. La thérapie d'un enfant ne fonctionne pas du tout de la même manière qu'avec les adultes. Si la famille ne comprend pas ou n'adhère pas à la démarche, rien ne se modifie et tenir les parents à distance de leur enfant pour qu'il crée son propre espace dans une cure type par exemple, n'est possible qu'après l'acceptation profonde des parents. Presque toujours cela nécessite un travail préalable.

Donc durant les réunions mensuelles, parents et grands parents de notre Pinocchio se déplaçaient ensemble. Famille chaleureuse, sympathique et complètement émerveillée devant leur enfant. A l'unisson, ils déploraient le comportement de leur progéniture mais cédaient sur tous ses désirs, incapables de mettre une limite. Tout était justifications et raisonnements, jamais il n'y avait de stop définitif. Personne dans cette famille ne pouvait occuper et tenir sa parole.

Nous remarquons que ce qui est restreint au père et à la mère dans l'exemple d'Ève, est ici élargi à l'ensemble de la famille. Cette parole qui doit tenir quelque chose jusqu'au bout, ne semble pas avoir de rapport avec le sexe de l'individu qui la tient, avec l'homme ou la femme, le père ou la mère. Il faut que quelqu'un la tienne cette parole, peu importe qui est cette personne dans la réalité.

Ce qui est signifié dans notre cas clinique c'est que toute une famille avec un enfant, fait de cet enfant un tout qui aurait eu pour mission de remplir un vide symbolique à l'intérieur de la famille.

A notre époque, la femme et l'homme de la réalité changent massivement et exponentiellement. Ils occupent de plus en plus des fonctions sociales équivalentes, on dit que les hommes se féminisent et que les femmes se masculinisent. Est-ce qu'avec le temps quelque chose de différent peut se passer au niveau du symbolique ? C'était une parenthèse.

III LA TRANSMISSION.

Le passage à une autre génération, la transmission se fait donc par une parole pleine et donc par le vide qu'elle transporte et qui va être l'espace à partir duquel l'enfant va pouvoir se créer lui-même.

Pour les kabbalistes, au début, avant la création du monde, il existe une seule réalité, une lumière infinie qui occupe tout l'espace. Dieu a laissé un vide à partir duquel la création a pu avoir lieu. Il existe une force qui maintient le vide, c'est Chaddaï, qui signifie « assez, cela suffit », c'est devenu un des noms de Dieu.

On voit bien les similitudes entre l'interprétation de la Tora faite par Marc-Alain Ouaknin et Haïm Korsia qui je le mentionne à nouveau, sont rabbins, et l'œuvre de Freud. On peut penser que la psychanalyse ne pouvait être inventée que par un juif, mais juif qui se réapproprie le texte en l'orientant vers une autre création, tout comme Lacan le fera avec l'œuvre de Freud. Il semble bien que tous deux nous montrent le chemin du psychanalyste présent et à venir.

Mais que dit Freud de nouveau et de diffé-

rent ?

La religion est une névrose à l'échelle de l'humanité qui se développe avec les mêmes étapes que la névrose individuelle : traumatisme, défenses, latence, éruption de la maladie qui est le retour partiel du refoulé.

« Si l'homme a besoin d'une autorité à admirer voire devant laquelle s'incliner et éventuellement par laquelle être mal traitée, s'il a besoin d'une identification qui remonte à la petite enfance, car le grand homme est l'homme grand de l'enfance », (p 228), ce père n'est pas sacré mais accessible. Le fils à côté du père a accès à l'identification et le droit de devenir un père je le disais plus haut en mentionnant la correspondance de Freud avec Fliess.

C'est pour cela que Freud veut montrer qu'il n'y a pas de différenciation entre l'image de l'homme Moïse qui impose la religion d'Aton avec colère, déterminisme, intransigeance et l'image de son Dieu, présentant les mêmes caractéristiques. C'est pour cela que la toute puissance concentrée en une seule figure est à chaque fois, coupée, divisée en deux, deux peuples deux croyances, deux noms divins, deux moïses.

Il s'agit d'en terminer avec un Dieu, père, seul et unique dont la domination est illimitée.

Il faut que les fils s'autorisent à se reconnaître fils et pour cela il faut destituer les pères de leur position immuable. Il s'agit pour les fils de reconnaître une paternité symbolique mais pas sacrée.

Pour en terminer avec notre cas clinique, il s'agissait à cet enfant, de lui faire accepter une limite qui soit acceptable, une interdiction qui ne soit ni sacrée ni abandonnée en cours de chemin. Chemin qui vient du latin limes, limitis, ce qui bordait un domaine et délimitait un espace qui appartenait à quelqu'un. La parole qui va au bout du chemin et qui permet donc à l'enfant de suivre sa route.

Cet enfant, toute la famille voulait le posséder et le possédait à tour de rôle.

C'est par le mot fantaisie que l'équipe l'a fait rentrer dans le signifiant. Il lui arrivait de répondre aux demandes des adultes par l'exclamation « Fantaisie ! Fantaisie ! ». Il pointait de cette manière les caprices familiaux qu'il extrapolait sur d'autres terrains, sur d'autres personnes, projetant ailleurs le désir familial de cap-

tation et son aliénation personnelle.

Fantaisie, s'est transformé pour nous en « Fanfan », avec humour et sourire, on le traitait de Fanfan, puis de Fanfan la tulipe. Le jour où on a projeté le film avec Gérard Philippe, une nouvelle page de son histoire s'est ouverte, ça lui a parlé, une identification a pu se faire et petit à petit, Fanfan a voulu devenir quelqu'un pour lui et pour lui seul, il avait pu faire un choix, son choix personnel, par une identification à partir d'une image et son appropriation. Il me paraît important de souligner que c'est par la réalité et l'imaginaire que se créent des porosités vers le symbolique structurant et qu'il faut parfois le proposer cet imaginaire. Cet enfant est entré dans l'idéal du moi grâce à Fanfan la tulipe proposé bien sûr dans un certain contexte qui a permis l'écoute et la disponibilité de cet enfant. Fanfan la tulipe étant l'objet chargé au niveau de l'imaginaire de représenter la reconnection avec l'objet imaginairement perdu, le vide du pot, le vide du mot.

Transmission et identification pas toujours faciles ni réussies et objets imaginaires pouvant être dangereux et destructeurs.

J'ai appris dans un article du nouvel observateur du mois de mai 2006 écrit par Agathe Logeart, l'expression « happy slapping », je cite, littéralement « joyeuse baffé », qui consiste à photographier ou à filmer l'attaque surprise et éclair d'un inconnu dans la rue. Voici ce qu'en dit la journaliste : « ces garçons donnent le sentiment que l'image est le seul moyen pour eux d'exister face à leur propre néant. La victime devient un figurant de leur film, elle est irréaliste. L'essentiel pour eux est qu'ils puissent, grâce à la preuve par l'image, démontrer qu'ils sont des hommes. »

CONCLUSION.

TROUVER LE GOULOT.

Démontrer qu'ils sont des hommes pour les garçons et essayer avec culpabilité de posséder une équivalence pour les filles restent deux symptômes que l'on observe fréquemment en clinique et qui sont le résultat du cheminement que nous allons résumer pour conclure.

C'est par sa force physique que l'homme a imposé sa toute puissance avec sa toute jouissan-

ce, ce sont ses fils qui toujours, en utilisant la force ont imposé la leur. Freud parle de l'alliance des fils exclus, système premier et primaire, étayée donc en général par la supériorité physique de l'homme, d'où ce centrage sur le père et l'image masculine. Les figures font leur apparition comme image.

Le constat négatif et la prise de conscience des limites de ce système, permirent une ouverture vers une force réfléchie et institutionnalisée. Les figures apparaissent sous leur forme symbolique

Ce système basé sur la reconnaissance de la fonction du père, fonctionne toujours et semble-t-il presque partout. Ce qui est entrain de changer c'est que les femmes deviennent de plus en plus des pères dans la réalité et on peut se demander si quelque chose est susceptible de se passer au niveau imaginaire et symbolique chez le sujet donc au niveau des identifications et de la transmission.

En parallèle, la porte de l'utilisation progressive et exponentielle des symboles, des mythes et des religions s'ouvrit de plus en plus.

La Tora en tant que texte, accompagné du Talmud est semble-t-il le stade le plus avancé dans notre civilisation de la volonté de l'homme à se situer dans la construction, l'évolution et la transmission d'un système de relative justice. Elle propose la suprématie de la parole ainsi que le travail autour du vide dans le mot.

L'homme Moïse et le monothéisme dit que le refoulement du meurtre du père engendre une double incitation au niveau symbolique, la vénération du père mort et le désir de se reconnaître parmi les élus de ce père. C'est ce désir qui fonde la religion.

Ainsi avec le Nom-Du-Père se transporte l'amour de Dieu, la présence du père divinisé et son lien avec le sujet.

Pour Freud c'est la névrose, pour Lacan le sinthome qui sera le titre du séminaire de 1975-1976.

Ils nous disent tous les deux que tout système humain aussi élaboré, intelligent soit-il, crée une limite et donc des exclus.

Freud les côtoie, certains de ces exclus, ils

se trouvent dans les hôpitaux psychiatriques Il s'engage à être atypique, c'est-à-dire à s'intéresser autrement à leurs particularités et donc se proposer à être un thérapeute différent pour des hommes vus et voulus différemment. Exemple dans le cas Schreiber de percevoir le délire de l'homme comme une création alors que la psychiatrie le cantonnait à une manifestation stérile. Freud observe dans ces hôpitaux les souffrances psychiques et s'attaque aux maladies conséquentes aux programmations sociales de l'individu, toutes ces imprégnations jusqu'au plus profond de l'être, jusque dans l'inconscient. Car c'est bien l'hystérie qui est à la base du travail freudien et l'hystérie est la traditionnelle et plus commune réponse de la femme à la difficulté de gérer cette infériorité symbolisée et répétée inlassablement tout au long du temps.

Trois niveaux donc, la Tora, Freud, Lacan, qui, travaillant à l'évolution de l'espèce humaine, définissent un nouvel espace pour la jouissance et pointent les limites de la démarche antérieure. La prise en considération de nouveaux exclus permet une avancée nouvelle et laisse apparaître à nouveau une nouvelle exclusion, à la périphérie, c'est ce qui fait jour à nous.

Je cite Lacan dans son séminaire, *l'Éthique*, au Seuil, page 213. « Dans l'histoire humaine la reconnaissance de la fonction du père

est une sublimation, essentielle comme l'ouverture d'une spiritualité, qui représenté comme telle, une nouveauté, un pas dans l'appréhension de la réalité comme telle ».

Cette sublimation comme nous l'avons vu n'a pas touché tout le monde et elle reste stérile dans les cas décrits dans l'article de Régis Debray et celui d'Agathe Logeard. Elle reste stérile aussi lorsqu'il s'agit d'enfants et d'adolescents pris dans le moi idéal.

Enfin, pour clore ce paragraphe sur la transmission, je vais citer ce que propose Ouaknin, à la fin de son livre, c'est à dire un onzième commandement : « Méfie toi de l'écriture » dit-il. Je cite, « Des hommes ont tué car des hommes ont accepté ce qui est écrit en se comportant d'après l'écrit. L'écrit se trouve aujourd'hui souvent sur l'écran. Il faut se révolter contre ce qui n'est pas éthique dans l'écrit. »

Je termine maintenant cet exposé par la phrase bien connue, « il faut cultiver son jardin », effectivement, nous pourrions dire, précupons nous de la culture des figes, non uniquement pour remplir les pots mais pour pouvoir les vider car le symbolique, ça se crée et l'inconscient aussi.